

Roman

Léon Mazzella

Chasses furtives



Les Grands Caractères de Passiflore

Nouvelle édition revue et augmentée
d'une préface de Michel Déon,
de l'Académie française,
et d'une lettre de Pierre Moinot,
de l'Académie française

Illustration de couverture : ©EkAT
www.ekat.fr

© Éditions Passiflore - 2018
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul - 40100 DAX
www.editions-passiflore.com

Léon Mazzella

Chasses furtives

roman

Editions **Passiflore**

Mes années sauvages
Préface à la troisième édition
de *Chasses furtives* (Passiflore, 2012)

C'est le livre de « mes années 4L ». Les années 80, vécues par l'amoureux fou de nature sauvage que j'étais. J'avais vingt ans et des poussières. Alors que mes copains ne songeaient qu'à déniaiser les filles, le mot niais me désignait un jeune faucon au nid. Ma 4L, qui tenait davantage de la cabane de chasse montée sur roues que de la voiture d'étudiant, n'aurait de toute manière pas su transporter une fille sans la faire défailir au premier kilomètre. En compagnie de mon chien, j'empruntais les chemins buissonniers qui ne mènent à aucune piste de danse – où ma démarche d'ours eut fait des ravages à l'envers. Je partais à l'assaut

des marais, de la montagne et des forêts avec un appétit égal et insatiable. J’y allais moins pour y chercher le sauvage que moi-même, mais ça, je ne le savais pas encore. Je partais pour éprouver la nature animale en moi. Elle prenait toute sa dimension lorsque je parvenais à approcher parfaitement, à *séduire* réellement l’animal convoité. Je me sentais Sioux, trappeur, loup, lionne. Hemingway et London faisaient figure d’écrivains de salon à mes yeux rassasiés de sensations fortes, lorsque devant un grand feu de cheminée, je reposais mon corps vibrant d’envie d’en découdre à nouveau. Seuls les personnages de l’ombre, les oubliés de la littérature, les seconds couteaux : braconniers, ermites, gardes forestiers, chasseurs absolus se battant au corps à corps avec des sangliers solitaires, trouvaient grâce à mes yeux. Je dévorais le gentil Genevoix parce que son univers solognot me tutoyait davantage que les Vertes collines d’Afrique. Je ne tarderais pas à découvrir la brousse et la savane avec une joie immense. Je rêvais alors de trois choses : voir, seulement, la

bécassine double. Prendre un grand tétras au chant, un seul pour la vie, quelque part dans un pays d'Europe de l'Est. Et parvenir à toucher, de la main, un gros animal – sanglier, cerf, phacochère, antilope – peu m'importait... J'ai vu la double décoller en Pologne, pris le grand coq en Russie, et j'ai effleuré un jour les soies d'une laie énorme, endormie, les pieds déchaussés et le souffle coupé, dans une forêt bulgare et profonde qui résonnait du brame des cerfs. Plus tard, je croisais, au Bénin, le regard d'un lion (lire *Les Bonheurs de l'aube*). Ma vie de chasseur était faite. J'avais quarante ans, je pouvais remettre du bois dans le feu, attiser mes souvenirs, changer de vie...

Chasses furtives signe la disparition de mon grand-père, l'homme qui m'éveilla au Sauvage, à l'approche silencieuse, à l'attente serene, à la simplicité, au respect et à la générosité. Autant de valeurs fondatrices, apprises sur le terrain de la nature et capables de forger une âme et un corps pour affronter la vie quotidienne, urbaine, moderne, qui n'est pas

avare de barbarie, à défaut de sauvagerie comme je l'entends. Roman d'éducation par conséquent, *Chasses furtives* fut rédigé dans ce que j'appelais mon « *carnier* de notes », à une époque où je négligeais l'existence et ne pensais qu'à mes échappées vives dans les barthes de l'Adour, côté Landes, ou sur les hauteurs modestes de la forêt d'Iraty, au Pays basque. J'avais vingt-trois ans lorsque je l'écrivis, les jours où je séchais mes cours à Sciences-Po. Je ne le sortis d'un tiroir que dix ans après. Il est paru pour la première fois en 1992. Les articles élogieux et les deux prix littéraires qu'il récolta quelques mois après sa naissance m'étonnèrent. Il reparut en 1995 augmenté d'une préface de Michel Déon, de l'Académie française.

Trente ans après, je me souviens bien de mon urgence à dire, à chacun de mes *retours*, les impressions intenses volées à l'aurore, les départs pressés pour la chasse, le givre qui habille l'herbe et les branches, le ciel bleu de novembre que le miroir brisé de joncs des marais reflète, la disparition de la dernière

étoile, l'orangé timide de l'horizon, l'air qui glace les poumons. L'insolente beauté de la nature qui me faisait parfois pleurer de bonheur, seul dans les barthes d'Orist, Siest, Pey et Saubusse. La joie gigantesque que tout cela me procurait. La seule vue d'un vol de vanneaux suffisait alors à me faire chavirer d'un plaisir que je savais étrange et que je renonçais à définir... « *Et loin de moi je savais bien me retrouver/Ensoleillé dans les cordages d'un poème* » (René Guy Cadou).

Je voulais décrire ces plaisirs simples. Dans le souci premier du partage, car voir cela seul me déchirait. Je crois d'ailleurs que j'écris pour cela : pour faire passer, pour partager les beautés du monde lorsque, d'aventure, je les contemple sans personne. Aujourd'hui que je ne chasse plus du tout depuis douze ans déjà, et ayant relu *Chasses furtives* pour cette nouvelle édition, je suis encore plus convaincu par la simple métaphore cynégétique de ce court roman. La chasse n'est ici qu'un prétexte pour exprimer l'expérience des limites. C'est une philosophie de l'apprentissage à la vie, une

école naturelle qui enseigne des valeurs humaines fortes. Loin, très loin bien sûr, du banal débat sur le pouvoir de donner la mort...

Dans ce roman, il y a un personnage féminin, Marie, la « femme-renarde », contrepoint sentimental mais vain d'une histoire naturelle d'hommes amoureux des oiseaux migrateurs. Il y a le grand-père initiateur, le sage. Le guetteur. On y croise aussi un braconnier taiseux, attachant. Silhouette fugitive dans l'ombre du crépuscule. Mais ce petit livre peut se lire à la seule lumière des oiseaux, les merveilleux oiseaux... Mes nuages à moi. Ils sont à la fois le personnage et le sujet du livre. À la marge nous trouvons la recherche obstinée de racines *adoptives* dans le sol instable des marais, dans les greniers *habités* et garnis de l'histoire des autres. À la vérité, au fil de ces années-là, je pouvais bien être orphelin de tout, sauf du regard que je portais avec passion aux oiseaux – à la faveur de l'aube.

Léon Mazzella, été 2012

Préface de Michel Déon

à la seconde édition de *Chasses furtives*
(Gerfaut, 1995)

Contrairement à ce qu'un vain peuple d'écologistes veut nous faire croire, chasser n'est pas tuer pour le plaisir de tuer. Quand il tire le chasseur ne vise que ce qu'il mangera le soir à son retour. Toute autre forme de chasse relève du crime, mis à part quelques prédateurs dont il faut limiter les dégâts et la voracité si l'on veut sauver les bêtes sans défense. Ce n'est pas l'homme qui est cruel, c'est la nature dans son évolution à la fois créatrice et destructrice. Personne autant qu'un chasseur ne connaît le milieu animal, la végétation qui le nourrit et le cache, l'influence du climat sur les migrations.

Chasses furtives ne parle pas d'autre chose que d'une passion pour le monde sauvage dans lequel nous avons encore la chance de vivre avant que le ciment ait tout étouffé. Léon Mazzella est un passionné poétique et prudent. Sa meilleure compagnie est un chien. L'homme n'a pas de nez, l'homme peut se perdre dans un marais ou une forêt, l'homme n'entend pas les ultra-sons. Seul dans la nature, il n'a pas le centième de l'intelligence d'un chien. Leur association est une des plus grandes joies de la chasse. Je ne connais pas de plus sûre complicité : un regard suffit, un mot murmuré, un bras levé remplace toutes les conversations. Léon Mazzella connaît et raconte de belles histoires d'amour avec le gibier. Ce sont là des moments privilégiés qu'on ne partage que dans le silence et la solitude : la passée aux canards, l'attente, la rencontre foudroyante. J'ai trouvé admirable l'histoire du grand-père capturant un aiglon. Une belle vie est faite de ces instants-là. Sur cette terre mécanisée, la chasse est la dernière occasion qui nous reste de retrouver les origines de

notre survie. Des générations se transmettent leurs secrets. C'est un lien fort et puissant. Une belle histoire d'hommes.

Michel Déon, de l'Académie française

Lettre de Pierre Moinot
du 30 décembre 1992

Je viens de lire *Chasses furtives* avec un extrême plaisir. Vous avez étonnamment rendu présent ce personnage solitaire, ses hantises, le poids de ses souvenirs, et les nuances si subtiles de sa sensibilité. Il est rare qu'un récit soit aussi évocateur, et votre style est superbe. J'ai été particulièrement touché par la constante référence au grand-père, par le chien sans nom (ce qui est une trouvaille), par tout ce que j'ai découvert d'un milieu que je connais très mal, le marais, et d'une chasse à la sauvagine que j'ai peu pratiquée; en même temps j'en ai vécu avec le personnage tous les moments forts, mais aussi bien l'atmosphère entière, et notamment le changement des

couleurs selon les heures et les parfums, les odeurs, qui ont pour le personnage une grande importance. Il se dégage du récit entier une mélancolie profonde, hors du temps, un sentiment rare d'harmonie qui d'ailleurs joue sans doute dans l'effacement du temps, le seul repère étant cette boule chaude d'un bonheur passé, du grand-père, d'une esquisse de famille au soleil – l'ensemble fait que ce récit échappe au corset réducteur des « récits de chasse » et rejoint une littérature de plus large visée. [...] Votre livre m'a touché parce que je le trouve d'une qualité littéraire très au-dessus de tout ce que je lis, parce que je découvre en vous lisant un vrai écrivain, sûr de son outil, riche de ce qu'il a à exprimer, et qui ne me touche pas seulement parce qu'il est de ma « famille d'esprit », mais parce qu'il a une sensibilité rare.

Pierre Moinot, de l'Académie française

À Sophie

« Le sol blanc crissait de neuf sous sa croûte gelée ; la nuit se retirait de la forêt sans un souffle de vent, comme bue par la neige ; avant qu'il approchât de la route des Falizes, un gros soleil rouge-fer se levait devant lui au ras de la terre dans la longue perspective du chemin. Cet instant lui paraissait toujours neuf et merveilleux ; l'air était plus vif et fouetté que le sang dégoûrdi par le réveil ; on eût dit que jamais encore la lumière sur le monde ne s'était levée aussi jeune. Il frappait à la porte de Mona de la pointe de son bâton ferré, avec la belle humeur des matins de chasse gelés que l'eau de vie ragaillardit de bonne heure. »

Julien Gracq

Jean s'étira et planta son regard au plafond. Il mit ses mains derrière la tête et pensa fort à son grand-père qui faisait toujours la sieste dans cette position, en respirant fort avec le nez à cause de son rhume des foins et qu'il surprenait souvent étendu ainsi sur son lit.

Ils vivaient alors ensemble dans leur maison des marais. C'était le moment où Jean lui apportait une tasse de café afin de hâter leur départ pour la chasse dans les barthes de l'Adour, ces grandes prairies marécageuses qui définissaient son bonheur.

Jean éprouvait sa passion dans l'exercice solitaire des plaisirs de la nature, les sensations procurées par l'envol d'une bécassine, la disparition de la dernière étoile de l'aube, le regard complice de son chien qui avait épousé le silence du ciel et la sagesse des vieux.

Il ne trouvait de sens à l'existence que dans les bois et les marais. Les seules choses qui lui faisaient impression étaient encore le passage des palombes en octobre, une passée aux canards au bord d'un étang, l'approche d'un chevreuil au plus profond d'un bois, l'envol d'une bécasse et les souvenirs des chasses africaines de son grand-père.

Ses amis lui répétaient que la vérité se trouvait sur l'épaule nue d'une femme ou dans la rue. Jean restait sourd à ces prêches. Il avait connu quelques femmes et détestait la rue. Son temps était dédié aux quêtes sauvages, à sa communion avec les éléments, à son avidité d'émotions animales, à sa soif de connaître absolument tout des oiseaux; leur sexualité, leur vol, leur langage, leurs forces, leurs goûts, leurs origines...

Il était chasseur de toutes ses fibres. C'était un séducteur d'oiseaux.

Il appartenait aux forêts et à leur solitude. Son enfance était peuplée d'aubes marécageuses et de crépuscules dans des bois profonds comme des puits, de collections de plumes, de photos de traces dans la neige ou sur le sable, d'animaux surpris et de son grand-père chassant avec un aigle.

Il vivait heureux, même ces jours où flotte la voix transparente d'un autre nous-même, entre le presque rien et l'indicible, comme ce sein nu entre deux chemises dont parle Valéry, ou un lac inconnu où vont boire les lynx.

*

C'était une belle journée d'hiver : ciel bleu intense, air glacé. Une langue de pelouse à l'ombre d'un mur était encore blanche. Il imagina une volée de sarcelles rasant le Luy, cet affluent de l'Adour qui ouvre en deux la barthe de l'Erika, son jardin des délices.

L'envie de quitter Bordeaux pour aller chasser montait. Il se changea. Il lui fallait mettre des vêtements verts, endosser sa veste de chasse, sa *seconde peau*, une vieille toile décolorée par le temps et la pluie, imprégnée de parfums de sous-bois et de sauvagine. Jean ne la lavait jamais. Il se déshabilla et respira longuement ses bras, ses mains, ses épaules qui exhalaient un mélange d'huile de bain et de peau de femme. Il inclina une dernière fois la tête vers le creux de son épaule droite, inspira à fond pour faire une réserve d'odeurs dans les caves de son corps, puis s'habilla, chaussa ses bottes, prit le fusil, la cartouchière, l'opinel, une plaque de chocolat, la flasque d'alcool ambré, la clé de la maison des marais. Il siffla le chien qui tremblait d'impatience, laissa la ville et s'engagea sur la route de Bayonne, déserte, attirante. Une lame dans la forêt.

*

La traversée monotone des Landes de Gascogne était ponctuée de repères : la

sortie en direction d’Arcachon, les immenses champs de maïs avant Labouheyre où Jean s’attendait toujours à apercevoir un chevreuil, un buisson où se cachaient les gendarmes, une voie ferrée désaffectée qui traverse la route, le clocher de Saint-Geours-de-Maremne, dernière étape avant les barthes. Le village de Saubusse, situé au bord de l’Adour, était anormalement animé. Les pêcheurs de pibales préparaient leurs barques plates et leurs filets ronds pour la nuit. Quelques prises avaient déjà été signalées du côté d’Hendaye. La saison commençait.

Jean arriva juste pour la passée du soir, attendit la fin d’une chanson avant de couper le moteur.

Le silence le submergea comme une avalanche.

Il resta quelques instants assis dans la voiture que le chien faisait trembler par ses trépi-gnements. De légers tintements métalliques, sous le capot, l’étonnaient.

Les feuilles des chênes ne bougeaient pas. Six palombes passaient très haut. Jean regarda le chien qui n'avait cessé de le tenir avec ses prunelles mordorées et le libéra. Le chien sauta et pissa longuement contre une roue de la voiture en levant le nez pour saisir une émanation.

L'air fraîchissait déjà. Jean chargea son fusil et pénétra en silence dans le marais. Un héron cendré s'envola tout près de lui : aucun chasseur n'avait dû traverser l'endroit depuis plusieurs heures.

Le chien commença à quêter nez à terre. Jean allongea le pas pour le suivre.

Coudes hauts, queue raide, il coulait comme une panthère. Deux coups de feu claquèrent au-delà du fleuve, dans la barthe voisine. Un vol de vanneaux s'éleva et vint tournoyer au-dessus de Jean. On entendait le bruit de van de leurs ailes. Quelques oiseaux faisaient des piqués vertigineux, emportant toute la volée à leur suite comme un tourbillon de feuilles mortes, rassaient le sol puis reprenaient de

la hauteur. Ils attendaient que le chasseur s'éloigne pour se poser à nouveau sur les prairies humides.

Brusquement, le chien se retourna sur ses propres traces. Il ne bougeait plus, semblait paralysé, le corps arqué, en fer à cheval, les yeux rivés au sol, la patte arrière droite légèrement relevée. Le cœur de Jean se mit à battre très fort ; il avala sa salive avec peine, fit un effort pour ralentir sa respiration, crispa ses mains sur le fusil et attendit.

Au bout de quelques secondes, cinq tout au plus, deux bécassines jaillirent devant la gueule du chien. Jean fut effrayé par le bruit de leur envol ; il leva promptement le fusil sur celle qui fuyait à gauche, attendit qu'elle fasse son zig puis son zag avant de tirer. L'oiseau bascula ; il dirigea les canons vers le second oiseau qu'il rattrapa de justesse à une trentaine de mètres.

Le chien tenait déjà la première demoiselle dans la gueule lorsque Jean cassa le fusil pour en extraire les deux douilles fumantes

et les glisser dans une poche. Il prit l'oiseau à son chien qui courut chercher la seconde bécassine. Elle vivait encore. Désagréable surprise. Jean n'aimait pas blesser. Il acheva instantanément l'oiseau qui le regardait fixement. La bécassine trembla, suffoqua un instant, tourna de l'œil et se détendit pour toujours en écartant les plumes de sa queue et en lâchant une ultime fiente qui laissa une trace luisante sur une botte. Il caressa le couple d'oiseaux, embrassa leur poitrine comme chaque fois, les étendit l'un après l'autre avec soin dans la poche-carnier de la veste. Il rechargea, soupira, caressa le chien en le complimentant et continua.

Le soleil baissait, les flaques d'eau commençaient à briller. Jean se dirigea vers le fleuve. La passée des canards ne tarderait plus. Les merles sifflaient dans les buissons, un ragondin nageait la tête hors de l'eau. Le chien, les oreilles dressées, voulut sauter pour l'attraper. Jean l'en empêcha de justesse. Le V du sillon d'eau tracé par l'animal brisait le reflet des saules qui bordaient le fleuve.

En regardant ces brisures, Jean aperçut un canard qui passait. Il leva vite la tête, chercha l'oiseau, tira, manqua, doubla. Le canard, un colvert mâle, tournoya lentement, la tête la première, fit la vrille et toucha la surface de l'eau avec un gros flocc. Le chien sauta sans attendre. Jean souriait de surprise et de satisfaction, de cette sorte de bonheur qu'il puisait dans la nature seulement, loin du *commerce* des hommes, avec son chien, au sein de la magie des barthes.

La nuit tombait vite. La première étoile venait d'apparaître lorsqu'une bécasse traversa le marais en passant au-dessus du chien, qui perçut le bruissement des ailes. C'était le moment très bref où les dames au long bec sortent des bois.

Jean la suivit du regard sans lever le fusil. La bécasse est un oiseau noble qui mérite de n'être chassé qu'au chien d'arrêt dans les bois. La chasse à la passée était de toute façon interdite.

Malgré cela, nombreux étaient ceux qui la fusillaient pour faire un carton. Il déchargea son fusil, s'assit sur une souche humide et attendit que tombe le couperet de la nuit.

Un brouillard épais avait commencé de prendre le marais en écharpe. Il savoura ces instants de silence où tout bascule et quand s'éveille le monde des animaux nocturnes : rapaces, petits carnassiers, anatidés, poissons...

Il sentit sa double appartenance aux univers complémentaires du jour et de la nuit. Le chien, trempé, vint se blottir contre la jambe de Jean. Il avait faim.

*

Jean sentit la morsure du froid. Il releva le col de sa veste et y enfonça le cou et les oreilles. Il n'avait pas de chapeau pour protéger les boucles de ses cheveux noirs. Sa vieille veste moulait son corps. Il enfouit ses larges mains dans les poches serrées de ses pantalons.

La nuit était claire. Il se faisait peu à peu à l'obscurité. Il apercevait maintenant chaque touffe d'herbe avec des yeux de chat. Trois sarcelles vinrent se poser sur le petit étang près du fleuve. Il ne bougea plus et les observa. Longtemps, il se concentra et écouta leurs cancanements, le bruit de l'eau remuée par les barbotages, les grillons près des saules, le concert de grenouilles dans le canal, le bruissement des branches d'arbres nus, le battement du sang dans les veines de son cou ; le chien qui tremblait.

Le marais et la barthe qui le prolongeait semblaient recouverts de coton. Le brouillard avait tout enveloppé en se répandant. Le chariot d'Arthur brillait à côté de la Polaire. Jean se souvint de ce que son grand-père lui avait appris à lire dans le ciel. Il renversa la tête et chercha la constellation d'Orion. Il la trouva juste à côté de celle du Lièvre, murmura ce que le grand-père murmurait à chaque fois : *pigmenté d'infini, chuchotement parmi les étoiles...* Et sourit à son chien.

Il frissonna. Le froid traversait son corps comme une lame. Il cligna des yeux; le brouillard y avait déposé un voile vapoureux. Le marais, comme une immense tisane glacée, exhalait ses aromates nocturnes. L'eau stagnante catalysait cette parfumerie sauvage et trop forte par endroits. Des bulles de gaz venaient crever à la surface de l'eau et des miasmes se répandaient dans l'air. N'était le chien qui rappelait de temps à autre sa faim par des gémissements, Jean serait resté là toute la nuit.

Il regagna la maison des marais. Longea silencieusement la barthe en se baissant afin de ne pas effrayer les trois sarcelles que rejoindraient sans doute d'autres becs plats au cours de la nuit, manqua de laisser une botte dans un *pied de vache* profond. Une forte marée ajoutée à de fortes pluies avaient fait déborder les canaux alentour. Il entendit mais ne vit pas deux ou trois bécassines qu'il leva et perçut l'appel d'un vanneau insomniaque. Il lui répondit en sifflant. Un dialogue s'installa. Pris au jeu, Jean s'arrêta et tenta de faire

venir l'oiseau. Le vanneau passa très près du chasseur à plusieurs reprises, le rasant presque, mais avec une méfiance infinie. L'oiseau découvrit enfin le leurre et disparut sans cesser d'appeler avec son cri plaintif.

Un chien de garde aboyait près de l'entrée du marais. Craignant pour son propre chien et aussi pour lui, il passa le collier au cou de son complice et le tint près. Il aperçut le berger allemand qui rôdait, le dos hérissé, l'échine basse.

Il arrivait à Jean de voir des chiens errants chasser en bande à la manière des loups, la nuit. Il était parfois réveillé par leurs aboiements caractéristiques, lorsqu'ils courent après un garenne. C'était des chiens courants, des ratiers, des bâtards divers mâtinés de chiens de race, plutôt que l'inverse et parmi eux, le plus hargneux dirigeait la meute. En tentant de déharder un chevrillard, ils pouvaient ravager un champ de maïs plus sûrement que des sangliers erratiques. La plupart du temps, ils se contentaient de lapins ou des derniers faisans de la lande.

Il enrageait car dans la contrée, le gibier souffrait déjà des pare-chocs des voitures, des pesticides en tout genre et du braconnage. Il devait supporter de surcroît la faim de ces efflanqués abandonnés.

Le chien sentit le berger allemand. Il s'étranglait en voulant aboyer. Jean le retenait d'un poing serré. Arrivé à la voiture, le chasseur faillit oublier de retirer de sa veste les bécassines et le canard – il les aurait écrasés en s'asseyant.

Il entourra le chien d'une grande serviette. Il prit l'allure d'un sphinx recouvert d'une toge romaine.

Il démarra sans allumer la radio, ouvrit le chauffage au maximum et s'engagea sur le chemin forestier qui mène à la maison des marais.

Deux paires d'yeux scintillèrent. C'étaient deux lapins que le chien eut le temps d'apercevoir à travers le pare-brise. Il avait

pris l'habitude de reposer sa tête contre le tableau de bord de la voiture pour ne pas perdre une occasion de voir les pigeons en ville, les goélands en bord de mer, les merles et les lapins au bord des routes.

Jean le calma avec quelques mots secs et des bruits secrets aux effets magiques qu'il fit entre sa langue et ses dents. Ils parvinrent à la maison silencieuse.

Ses murs ocre brillaient avec la lune. Les arbres allongeaient leur ombre sur les dalles de l'allée.

C'était une maison chalossaise. Son toit en *queue de palombe* descendait très bas au nord-ouest, côté vent et pluie. Le lierre avait recouvert les volets d'une chambre; celle du grand-père.

*

* *

Jean vivait depuis vingt ans dans cette maison perdue au milieu d'une forêt de chênes qui avaient été plantés en bordure d'un marais. Il était devenu orphelin très tôt. Toute sa famille avait disparu à la fin de la guerre d'Algérie, un certain cinq juillet, et c'est son grand-père maternel, unique survivant, qui l'avait élevé, seul, en lui apprenant la nature et la simplicité. Les principes de son existence.

Cette ferme avait été celle de son grand-père, mort trois ans plus tôt. Jean y vivait désormais avec son chien et les albums de photos de ses parents : portraits aux bords

dentelés tirant sur le sépia, tenus chacun par quatre étriers collés sur de grandes feuilles de carton noir, recouvertes d'un papier calque fin et granulé d'un motif fleuri.

Il les feuilletait souvent, recherchant ses origines en tournant les pages. Il éprouvait une étrange tendresse pour ces images qui retraçaient la vie de deux enfants : sa mère et son père.

Voir Pierre, son père, souriant, en culottes courtes, assis sur une calèche à côté du cocher, le fascinait. De même ce portrait d'Anne, sa mère, portant des nattes, vêtue d'une robe blanche soigneusement plissée, jouant avec une gazelle qui avait été son animal domestique, lui paraissait irréel. Il aimait moins cet autre album qui ne contenait que des photos du mariage de ses parents et celles de sa naissance, dans les bras de sa mère. Il y avait aussi des dizaines de clichés de lui bébé. Puis c'était le blanc. Le dernier album était resté inachevé. Jean n'y trouvait que le bruit du papier-calque sur le carton noir. Et il

tournait malgré tout ces pages vierges jusqu'à la dernière. Pour rien, comme ça... Ou pour imaginer, avec un espoir absurde qui était devenu un jeu, une sorte de rite.

*

Le grand-père de Jean était mort en hiver. Son agonie avait duré plusieurs mois au cours desquels Jean avait partagé son temps entre les barthes où il épanchait sa peine et l'hôpital.

Chaque fois qu'il pénétrait dans cet enfer blanc, il était pris d'une nausée insurmontable. Il avait peur des blouses blanches, des couloirs blancs et des tables à roulettes remplies de boîtes et d'instruments. Des tubes en plastique et du sang noir dans les flacons. Peur des odeurs, peur du sourire du médecin-chef, peur du regard transparent des infirmières, peur de trouver son grand-père ailleurs, c'est-à-dire nulle part. L'être qu'il aimait le plus au monde s'éloignait peu à peu, avec le sourire et le geste du voyageur en partance, derrière la vitre, lorsque le train démarre.

Jean lui préparait chaque jour des plats de gibier car il ne supportait pas que son grand-père mange les insipides bouillies d'hôpital. Le grand-père les mangeait en cachette. Les rares personnes qui lui rendaient visite étaient des amis de Jean.

Ils lui apportaient des cadeaux inutiles ou interdits : vêtements qu'il ne porterait jamais, chocolats qu'il ne pourrait goûter. Comme on dépose des fleurs d'anticipation sur une tombe. Son grand-père se savait atteint d'une maladie incurable. Il savait également qu'il périrait sans doute à l'hôpital ; ce qui n'affecta pas son stoïcisme.

On expropria son corps sans préavis. Il dépendait en permanence d'une perfusion de glucose qui immobilisait son bras droit. Le gauche, devenu inutilisable par trop d'injections, était entièrement bleu nuit avec des reflets noirâtres et ressemblait à un champ de bataille. Dans sa chambre blanche, un médecin se présenta un jour, accompagné d'une infirmière que Jean ne connaissait pas.

Il comprit tout de suite que le bourreau venait annoncer l'exécution de son grand-père « pour lequel on ne pouvait malheureusement plus rien ». Le malade souffrait davantage depuis une semaine.

Il avait entendu l'infirmière et avait reconnu son parfum. Il avait dit tout bas à Jean que sa femme utilisait le même. Jean n'avait pas connu sa grand-mère. L'infirmière s'approcha du lit, le grand-père la vit difficilement, comme on aperçoit un poisson entre deux souffles de vent qui troublent la surface de l'eau.

Elle tenait dans une main la seringue de la mort, la seringue de poison gentil. Elle perça le flacon suspendu contenant le glucose et y injecta une première dose de liquide. Il commença à délirer peu de temps après. Jean tremblait de tout son corps. Il était incapable de réagir. Il resta assis à son chevet, lui tenant la main, écoutant ses balbutiements de plus en plus imperceptibles à mesure que le goutte-à-goutte emplissait le corps de son grand-père comme l'eau entre dans la bouche du noyé.

Jean s'approcha encore plus près pour entendre ce qu'il tentait de lui dire. Un instant, il appela sa mère. La gorge de Jean se serra. Il ressentit une nouvelle fois la sensation étrange du néant. Que pouvait signifier cet appel pour un orphelin qui essayait de retenir le père de l'inconnue qui lui avait donné la vie ?

Son grand-père mourut au bout de deux très longues heures de respiration raréfiée, deux heures de halètements, deux heures accrochées à l'air et à la lumière. Il mourut avec une grimace crispée en serrant très fort la main de son petit-fils qui titubait, aveuglé de larmes.

Puis le corps du grand-père se détendit lentement, comme une vague étirée et figée au rivage. Les traits de son visage s'apaisèrent et un sourire se forma sur sa bouche. Il dormait. L'infirmière entra pour lui ôter le tube à oxygène enfoncé dans une narine et la longue aiguille plantée dans le bras. En la retirant, le sang jaillit et éclaboussa sa blouse

blanche. Elle posa un gros morceau de coton sur la plaie, mais le sang ne cessait de couler. Le grand-père se vidait de sa vie en souriant.

L'infirmière pesta grossièrement et Jean trouva la force de la tuer d'un regard. Elle sortit de la chambre en courant. Il resta seul avec lui pendant deux ou trois heures. Peut-être quatre.

Il ne parvenait pas à détacher sa main de la sienne. Il resta jusqu'à la nuit à son chevet. Sa peau refroidit peu à peu sous ses caresses et vira au mauve par endroits. La grimace de la mort figea un masque cireux comme du miel de cerisier sur son visage apaisé. Il venait de prendre le sourire mince des morts. Une moue coupante. Ni la beauté d'une vierge étendue ni la fraîcheur d'un pré n'auraient été capables de suggérer autant de paix que son visage désormais achevé.

Il était décrit pour toujours dans la mémoire de Jean. Puis la médecine vint prendre le corps et il fut incinéré, selon les propres désirs du grand-père.

Depuis le début de la maladie, Jean savait ce qu'il aurait à faire. Aussi alla-t-il accomplir les dernières volontés du défunt.

*

Il dispersa une partie des cendres au-dessus des barthes où Jean continuerait de chasser seul la bécassine et il versa le reste de l'urne sur la Méditerranée. À Bouisseville, en Algérie.

Pour ce dernier geste, Jean fit un voyage éclair; un aller-retour les yeux fermés. Bien qu'il ne voulût pas connaître la terre de ses parents, il alla visiter la demeure où il était né.

Certaines photos de ses albums s'animèrent et prirent des couleurs. La maison avait été reconvertie en asile de vieillards et plusieurs habitations avaient été construites sur la propriété. Seul le parc était encore entretenu. Il passa une après-midi entière dans une salle inoccupée, l'une des plus grandes, ronde, au dernier niveau d'une tour. Probablement la chambre de ses parents. Son lieu de naissance

exact. Il s'enferma, baissa les volets et se coucha nu sur le marbre glacé. Il respirait les odeurs intérieures qui se succédaient dans la pièce et les parfums nouveaux qui passaient par les fentes des fenêtres.

Naphtaline, odeur sèche du tissu, celle, embaumante, de la cire pour les meubles. Parfums d'aloès, d'oranger, de figue surtout : odeur grasse et tenace, odeur symbole de l'été, de *là-bas*, c'est-à-dire d'ici. Parfums de photos, les photos de ses albums, « l'odeur, pensa-t-il, qui a habité le corps de mes parents, odeur de l'amour, odeur de leur nuit d'amour, parfum de moi » ; figue mûre, prête à tomber, à éclater comme un sourire.

Parfum âcre du géranium, parfum de sable, de vent chaud. Le vent chuchotait par un trait de jour sous la porte, « un vent ocre », se dit-il.

Il renaissait, essayait de se glisser sous la peau de ses parents et entre leurs peaux aussi, plus de vingt-cinq ans après sa conception. Fantômes odoriférants, photos voilées, virées, vieillies.

Le poids du silence martelait sa mémoire creuse. Il ne voulait rien voir et ne vit rien. Il n'entendit rien non plus, sauf l'eau de la fontaine, au fond du parc et enfin le bruit de sparadrap que fit la peau de son dos en se décollant de la pierre lisse.

Son grand-père évoquait souvent ce grand parc bordé de clémentiniers, d'orangers et de citronniers dont le père de Jean était fier, car un certain Père Clément, un religieux féru de botanique, avait créé, par greffes successives, le fruit qu'il baptisa clémentine, ici même, sur la propriété de Pont-Albin, à Misserghin, sur les hauteurs d'Oran. Au milieu de ce parc strié de vergers comme un velours à côtes orangées, se trouvait une piscine à fond vert bouteille que Pierre, le père de Jean, n'avait jamais nommée piscine mais bassin, par pudeur sans doute et où parfois un lapin se noyait et où une couleuvre nageait.

Enfant, Pierre chassait la tourterelle au pied des carolins de ce parc, avec une carabine 9 mm *Varnan*, comme jamais chasseur

dilettante n'a chassé : bien assis au fond d'un grand fauteuil d'osier blanc, les pieds nus plongés dans une bassine en ferblanterie remplie d'eau fraîche, les pantalons retroussés, un chapeau en toile sur la tête.

Jean ne possédait pas de photo de son père en pleine action, à l'affût d'une douce tourterelle africaine, au cours de l'un de ces safaris au fond du parc, à droite de l'allée des clémentiers ; et le regrettait.

À son retour de Bouisseville, une réédition du livre sur la calligraphie arabe que son grand-père avait publiée jadis parut en librairie. Ainsi vivait-il encore.

*

En entrant dans la maison des marais, Jean sortit le fusil du gigot de cuir, le monta et passa un linge huilé sur les canons et la bascule. Il était posé sur la table, à côté du colvert et des bécassines.

Il regarda longuement le noyer veiné de la crosse et les reflets purs et lisses des pièces métalliques. Il prit la mallette de cartouches et commença à garnir la cartouchière. Entreprise délicate d'ordinaire, car la billebaude réserve toutes sortes de surprises. Mais demain il irait à la bécasse. Il ne se soucierait pas des palombes et des grives. Il prit sa petite cartouchière à sept tubes et y introduisit trois cartouches chargées de plomb n° 7 et quatre autres de plomb n° 8. Il sortit ensuite son gilet. Il prit soin d'y glisser la clochette à bécasse du chien. Il démontra le fusil à canons juxtaposés et remplaça les deux parties dans le gigot : la paire de petits canons (lisse-quart de chocke) et la crosse.

Il alluma un feu de cheminée et attendit que les braises se forment en préparant le repas du chien et en plumant les bécassines. Il s'assit par terre près de lui et le regarda manger. Il aimait le voir happer goulûment et l'entendre croquer des os. Le chien avait besoin de cette présence.

Lorsque les braises furent bien rouges, il fit rôtir les deux bécassines. Après avoir mangé, il écouta de la musique en lisant près du feu, un verre d'alcool de prune posé sur l'accoudoir du fauteuil. Il s'inquiétait du temps qu'il ferait le lendemain. Il avait appelé la station météo. Le répondeur avait annoncé « quelques averses dans le courant de la matinée ». Pourtant le ciel était étoilé.

Il se coucha avec un livre. Le chien dormait déjà au pied du lit. Il remonta le réveil et le régla pour six heures et demie. Après une trentaine de pages, il éteignit la lumière. Il chercha dans les draps froids la position idéale pour s'endormir, ne parvint pas à la trouver. Il pensa au lendemain, aux premiers gestes qu'il accomplirait, au chien qu'il laisserait s'ébattre quelques minutes avant de prendre le bois le plus clair au lever du jour, au son mat des deux premières cartouches introduites dans les chambres des canons. À ce moment précis, il imagina une belle des bois se posant à la Remise du Renard, ainsi nommée à cause de la flamme rousse qui en avait jailli un matin

de septembre tandis qu'il approchait un brocard avec son grand-père – une bécasse que le chien arrêterait peut-être demain. Il se refusa à imaginer la suite. Il ne parvenait pas à dormir. Vers une heure, il alluma la lampe de chevet. Le chien se réveilla, étonné. Jean se leva pour prendre d'anciens magazines. Il en rapporta une pile qu'il feuilleta au lit. Il s'endormit vers quatre heures, la lumière allumée.

Au petit matin, le réveil sonna comme prévu, mais il ne l'entendit pas. Il ouvrit les yeux vers huit heures. Un jour éblouissant envahissait la chambre. Il bondit du lit en jurant. Le chien soupira.

*

Jean souffla sur les cendres encore tièdes, ranima les braises, y jeta quelques branches de pin et une pigne. Quand le feu fut reparti, il prit le petit-déjeuner au lit, face à la cheminée.

*

Il pensait à son grand-père, à son goût des épices, de leurs couleurs autant que de leurs saveurs. La disparition du grand-père de Jean devenait une présence familière et douce comme le premier sommeil. Il avait l'impression de voyager dans l'ombre du disparu. Il lui arrivait de s'endormir en le rêvant, de soupirer en le voyant vivre dans ses pensées. Il était heureux lorsqu'il se souvenait de lui car une sorte d'apaisement – un mot qui caractérisait tellement son grand-père – apparaissait aussitôt dans sa mémoire.

L'image du grand-père était devenue comme un corbeau. Plus noire que l'ombre.

Le souvenir de son regard, de sa sérénité, sa poésie de la vie et de la chasse, son esprit viscéralement sauvage surtout, demeureraient constamment présents; comme des lucioles empêchent le voyageur nocturne de tomber dans les ornières du chemin.

*

Entre deux gorgées de café, Jean pensait à ses années d'étudiant vécues dans l'attente du train Bordeaux-Irun du vendredi soir.

Il le prenait avec son chien jusqu'à Dax où son grand-père les attendait et ils regagnaient la maison des marais pour deux jours de liberté.

Il aimait ces longues grappes d'étudiants sur le quai, il aimait se placer du côté gauche du wagon, toujours, afin de mieux voir les barthes. Traverser la forêt des Landes en train lui était un plaisir de voyageur sans cesse renouvelé, bien que l'habitude eût pu émousser cette sensation. Les arrêts en pleine lande à Fature, Labouheyre, Morcenx; la vue des barthes, les premières, celles de Saint-Vincent-de-Paul, deux minutes avant l'arrêt du train en gare de Dax...

Leur niveau d'inondation le renseignait immédiatement sur la possibilité de les parcourir dès le samedi matin. Une fine pellicule d'eau entre les herbes laissait augurer une chasse à la bécassine, s'il y avait eu du passage.

Une crue soudaine ou une grosse pluie l'obligeaient à chausser les cuissardes et chasser le canard à la tonne à Pey, entre Saubusse et Orist.

Le niveau d'inondation de la semaine, telle était la première question qu'il posait à son grand-père. La seconde se rapportait aux passages nocturnes qu'il aurait pu remarquer, en entendant des grives ou des oies.

*

* *

Le chien respirait de plus en plus bruyamment. Il était couché sur une couverture. Il rêvait.

Son museau s'agitait comme un groin, ses moustaches frémissaient. Il n'entendit pas Jean entrer. L'extrémité de ses pattes remuait et ses yeux restés entr'ouverts clignaient très vite, parfois l'un après l'autre. Il gémissait doucement. De petits murmures s'échappaient de sa gueule, gonflant ses babines au passage de souffles d'air qui semblaient énoncer de gros *bof* indifférents. Les murmures devinrent vite des aboiements d'abord inaudibles, puis aigus, brefs

et hachés comme les soupirs haletants d'après les sanglots et tous ces sons allaient mourir dans la laine.

Jean, qui s'était assis près du chien pour l'observer, tenta d'imaginer son rêve.

Le lecteur de cassettes s'arrêta soudain avec un claquement sec. Le chien dressa la tête, les yeux dans le vague, encore pleins de songe, une babine retroussée par un croc, ce qui lui donnait un air étrangement agressif, puis il se tourna vers son maître et parut étonné de rencontrer son regard. Il venait de surprendre l'indiscret. Le chien reposa alors sa tête en tournant la langue dans sa gueule, en avalant avec peine et il se rendormit au bout d'un long soupir.

Le chien était probablement en train de revivre un matin blanc de chasse comme celui que Jean venait de lui faire manquer bêtement.

Jean l'imagina.

Il avait été impossible au chasseur de s'endormir. Enfiler ses bottes, décrocher le fusil, avaler un café brûlant, prendre son chien et devancer l'aurore d'une bonne longueur ; voilà ce qu'il avait de mieux à faire. C'est pourquoi il le fit.

Adossé à un marronnier, le chasseur évite de poser les mains sur les canons glacés. Le marais est un immense frémissement. En y arrivant, il lui était apparu de loin comme une mosaïque de flaqes de cristal brisées de joncs, couleur mi-lune, mi-étain.

Le souffle coupé, chien et maître écoutent maintenant les bruits du marais grouillant de vie, de clapotis, de froissements d'herbes, de cris, de lutttes, de mort, de mystères. Le chien, adossé à une botte, cesse de trembler pour mieux entendre. Une grue cendrée déchire tout à coup cette nappe de silence. C'est la fin de la nuit. Les premiers pas sont difficiles, les orteils ont eu le temps de s'engourdir. Il fait encore très sombre dans le bois qui contourne le marais et qui les fera

entrer de plain-pied dans les barthes. Sur la sente, le chasseur évite de marcher sur la dépouille d'une grive morte depuis plusieurs jours. Le chien renifle l'oiseau congelé, une plume reste collée à son museau. Le chasseur ouvre son fusil, le charge, le pose sur son épaule et poursuit son chemin en regardant le ciel qui commence à bleuir. Le temps est au froid et au bleu. L'air glace la gorge. C'est bon. Le petit vent qui se lève chante au fond de l'oreille et oblige Jean à tourner la tête pour pouvoir entendre les oiseaux.

Les premières lueurs embrasent l'aube. La première lame du soleil pénètre le marais à l'horizontale. Au fond des barthes, on entend les cloches des juments au dos givré. C'est peut-être dimanche. Le chasseur pense un instant à tous ceux qui réveillent la ville. Marchands de journaux, pâtisseries, curés, bars PMU. Le brouillard s'évanouit...

Trop tard.

Le chien s'échappa de son rêve. Il dressa les oreilles, les yeux vitreux.

*

Jean se leva et resta debout face à la fenêtre. Il était statufié. Il regardait dehors, sans même voir la nudité des arbres, l'épaule givrée d'une colline familière, ni la lisière poivrée de merles d'un bois mauve.

Juste devant lui, il y avait sur un arbre une boule de feuilles tassées. Le câble du téléphone, tendu comme un nerf, coupait le ciel qui envahissait la fenêtre. Il semblait se faufileur entre les branches telle la trajectoire d'une balle traçante. L'absence du moindre souffle de vent augmentait sa force paralysante. Absolument rien ne bougeait. Le cadre même de la fenêtre suggérait la photographie et figeait la nonchalance habituelle des arbres.

Sans la venue souple d'un rouge-gorge, le tableau se serait fixé. L'oiseau devint détail dans un angle du cadre. Il se balançait et

s'immobilisa peu à peu à son tour. L'équilibre était retrouvé. Seul son chant lisse donnait un signe de vie. Jean ne bougeait toujours pas. Son regard était irrémédiablement cloué au vide.

*

Il pouvait encore sauver cette matinée en allant au bord de l'étang noir en voiture, pour gagner du temps.

Un chevreuil imprudent lui rappela qu'il roulait sur une vraie route.

À l'endroit où la Nationale est bordée d'immenses champs de maïs, il freina brutalement et s'arrêta sur le bas-côté. Un nuage d'oiseaux tourbillonnait, allait et venait entre la forêt voisine et les champs. C'étaient des centaines, voire plusieurs milliers de palombes qui s'étaient rassemblées dans ce havre de paix et d'abondance.

Le maïs avait été coupé, elles se rendaient au gagnage, se nourrissaient d'épis pulvérisés par les machines ou épargnés par elles. Les reflets gris blanc des oiseaux, à l'ombre, et noirs lorsqu'ils entraient dans une zone ensoleillée, évoquaient un banc de poissons bleus. Les palombes, posées à une centaine de mètres de la route, ne semblaient pas inquiétées par la voiture, car Jean avait pris soin de ne pas couper le moteur : une astuce d'observateur.

Leur ballet ne cessait pas. Des escadrilles d'oiseaux tombaient en flot continu des pins, d'autres décollaient, tournaient, se reposaient. On aurait cru la terre électrifiée, les palombes tourmentées. Debout, les yeux dans les jumelles (il en avait constamment une paire dans la boîte à gants) et les jumelles posées sur le toit de la voiture, Jean observait. Le chien aussi, à l'intérieur, qui tapissait les vitres de buée. Les camions, en passant à fond de train, secouaient la voiture et les cheveux de Jean. Il finit par laisser les palombes à leur folie et reprit la route. Il roula vite. Tout vibrait.

Le chien avait la bougeotte. Il sautait d'une banquette à l'autre, devant, derrière. La vue de l'étang parvint à l'apaiser. Un triangle d'oies sauvages ouvrait le ciel comme un soc.

*

Jean arriva doucement au bord de l'étang noir, marchant sans faire le moindre bruit, tenant le chien au pied. Il fit les derniers mètres en rampant et lorsqu'il leva la tête, ce qu'il aperçut confirma les cris qu'il avait reconnus. Il y en avait d'autres, des grosses; des oies grises. Dix-sept, dont deux sur la terre en train de brouter. Les autres s'ébrouaient dans l'eau en jacassant, insouciantes. Dissimulé derrière une touffe de roseaux, Jean aurait pu les observer longtemps si le chien n'avait pas montré son museau. Dans un fracas d'ailes et d'eau, avec le bruit d'un drap secoué par deux lavandières énergiques, les oies s'envolèrent, survolèrent puis contournèrent l'étang avant de prendre de la hauteur et la route du Sud.

Un V s'esquissa. À plusieurs reprises, les oiseaux laissaient la queue du vol pour en prendre la tête et se chassaient successivement.

Le V ne trembla plus et Jean entendit leurs cris jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus qu'une poudre de points sur le ciel clair. Le chasseur tenait son chien serré et lui caressait le cou.

Au bord de l'étang noir, tôt mais quand le jour est déjà levé, des corbeaux balaient l'espace pour y déceler toute présence importune. Ils tournent et planent, les plumes du bout de leurs ailes pliées, prennent le vent et bleussent sous la pâleur d'un sol mouillé de brume à chaque virement de leur corps. Puis ils se posent sur un labour proche – ressorts ouatés d'un silence arrondi par un mouvement d'ailes et marchent aussitôt avec leur cou et à grands sauts, en toussant des croassements ; tout à fait rassurés.

C'est l'heure où les oiseaux de passage se glissent entre bois et forêts, comme happés par la lumière. Cela dure l'espace d'un long

tremblement irisé de plumes, claires sur les ventres. On perçoit le souffle des ailes des palombes qui passent au-dessus de la brume. On les devine seulement. La grive, moins exigeante, se hasarde plus bas et appelle régulièrement.

On l'entend parfois annoncer son passage, on la recherche alors tout près de soi tandis qu'elle passe haut, dans l'air percé par son sifflement.

Souvent, dans ces eaux-là et toujours avant la fin de la passée du matin, Jean cherchait le braconnier du regard. Il le vit ce jour-là. Sa longue et maigre silhouette sortit du bois, précédée d'une meute de chiens courants. Le braconnier avait le fusil fermé et emboîté sur l'avant-bras droit, le dos voûté, le chapeau enfoncé sur le crâne. Il allait comme toujours *au lapin* et ne prêtait aucune attention à la plume qui passait en sifflant au-dessus de lui. Il disait qu'elle *bouffait* trop de cartouches.

Le braconnier traversa un champ de maïs coupé et se dirigea vers Jean qui en fut surpris.

Son visage était maigre et ténébreux. Un éternel mégot de Gitane mais était collé à la commissure de ses lèvres blanches et sèches. Il serra la main de Jean sans le regarder, lui résuma en quelques mots sa passée à la bécasse de la veille – acte de braconnage caractérisé. Sans doute par provocation. Il était fier d'être braconnier. Il lui montra d'un coup de nuque un vol de vanneaux qui allait se poser au pré de Belin et, toujours sans le regarder, sortit de sa poche un cèpe large comme un béret, le rentra aussitôt et passa son chemin en souhaitant à Jean une bonne chasse.

Jean, qui n'avait pu prononcer un mot, sentit que le braconnier avait eu sincèrement envie de lui faire une faveur en le saluant si copieusement.

Le braconnier ne l'avait jamais regardé. Jean ne le quittait pas des yeux lorsqu'il leur arrivait de se rencontrer de manière furtive au bord de l'étang. Il vivait seul au milieu de l'unique forêt de rouvres du pays, avec ses chiens et ses lapins. En novembre, il glanait

le maïs oublié par les machines ; il suffisait à nourrir ses poules toute l'année. Lorsqu'il se rendait au village de Saint-Lon-les-Mines, il laissait déborder de son carnier les oreilles de quelques lapins ou lièvres qu'il troquait contre vingt cartouches ou leur équivalent en monnaie. Parfois c'était une bécasse de passée ou bien un faisan assassiné au perchoir à la tombée de la nuit qu'il venait vendre.

Le braconnier et Jean n'avaient pas la même éthique de la chasse et c'est ce qui les opposait. Mais Jean préférait encore un braco comme lui aux fusilleurs du dimanche qui ne connaissaient de la nature que son nom. Le braconnier avait une connaissance intime et profonde des oiseaux. Tandis qu'il tutoyait les bécasses avant de les occire, d'autres leur tiraient dessus sans savoir même que c'étaient des bécasses. Le braconnier connaissait les chevreuils du pays par leur prénom car il les avait tous baptisés. Il les laissait en paix, curieusement.

Son fusil, un vieux juxtaposé à la bascule branlante, avait le gaufrage de la crosse lissé

par les années et par la corne de sa paume. Jean ne se serait jamais risqué à épauler une telle arme, de crainte de se voir arracher épaule et tête au premier coup de feu. Pourtant, le braconnier affirmait que son « hammerless de Saint-Étienne » tuait encore proprement.

Jean était la seule personne à qui le braconnier parlait facilement dans le pays. Facilement était un euphémisme. Le braconnier semblait vouloir se rapprocher de Jean depuis la disparition du grand-père. Ils ne se rencontraient qu'au bord de l'étang noir. Il savait la passion de Jean pour les bécassines, mais ne comprit jamais comment il pouvait perdre du temps à approcher un si petit *pioc*.

Lorsque Jean venait accompagné, il ne s'approchait pas. Aux yeux du braconnier, Jean trahissait une certaine complicité.

Avec sa démarche d'araignée en fil de fer, le braconnier atteignit le grand bois en haut de la butte, surnommé « petit col » par les *paloumayres* du pays. Il disparut derrière les

premiers arbres, rouvre mouvant parmi les rouvres. Jean tourna le dos à l'étang noir, traversa le marais en évitant les places à bécassines parce qu'il y en avait sans doute quelques-unes posées à cette heure-là.

Il rentra à la maison des marais, alluma un grand feu et fit du café.

*

Le soir venu, le braconnier dépeça et embrocha un lapin qu'il fit rôtir après avoir nourri ses chiens. Il mangea seul, comme chaque jour, les chiens couchés sous la table, ce lapin qu'il avait piégé la veille devant le roncier qui recouvre le puits derrière sa ferme et où un nid de couleuvres avait trouvé grâce aux yeux du braco. Il portait une épaisse chemise blanche boutonnée jusqu'au col et avait enfoui des pantalons de velours côtelé dans des bottes boueuses. La pièce n'était presque pas aménagée et à peine décorée. Seul le lit habitait l'espace. Sur l'un des murs de plâtre qui craquelait et où une ligne talquée jonchait la

plinthe, il avait accroché l'almanach des PTT de l'année 1959. En son centre, une photographie montrant des joueurs de pétanque séparait l'année en deux blocs. Après avoir dîné, il fabriqua une vingtaine de cartouches avec des douilles en carton et des bourres grasses en liège, les mesurètes à plomb, qu'il remplissait avec du plomb n° 7 exclusivement, celles à poudre noire pyroxylée – réputée « sans fumée » – et une vieille sertisseuse constamment vissée comme un petit étau au bord de l'unique table de la maison.

Quand il eut fini, vers minuit, il mit un pardessus et sortit sans ses chiens.

Il voulait prendre du grand air. La nuit était douce mais bruyante. Des chiens aboyaient. Un coq réveillé chantait à tue-tête. En traversant la forêt de rouvres dont il connaissait chaque arbre, il surprit un hibou petit-duc qui lui effleura les cheveux en s'envolant. Cela le fit rire. Il traversa un bois de pins et de jeunes chênes, s'assit dans une clairière qui coiffait un mamelon au-dessus des marais. L'herbe

était mouillée de rosée et le ciel étoilé. La lune tournerait dans trois jours, c'était l'époque du passage des canards.

Le braconnier écoutait et scrutait le ciel. Il n'était pas aux aguets depuis plus d'un quart d'heure lorsqu'une volée de souchets remonta du marais et passa très vite sur le mamelon. Le braconnier ne s'était pas assis n'importe où : il était exactement dans l'axe migratoire, là où les oiseaux passent infailliblement, en vertu d'un étrange mélange de magnétisme terrestre, de l'influence de la lune et de celle des vents. Une sorte de voie lactée invisible. Il reconnut les souchets à leur bec hypertrophié. Un second vol d'une dizaine d'oiseaux le suivit aussitôt, puis un troisième auquel étaient mêlés cinq sarcelles impossibles à confondre avec d'autres becs plats en raison de leur petite taille et de la nervosité de leur vol zigzaguant. Puis ce furent des pilets et des siffleurs qui passèrent au-dessus de la clairière. Il reconnaissait toutes les espèces de canards entre elles. Il avait cette connaissance intime de la nature que seuls

les braconniers possèdent. Une connaissance
nourrie de tous les instants de la vie. En plus
de cela, le braco était nyctalope.

*

* *

Jean était fasciné par les rapaces et hanté par la chasse au vol. Il avait lu tous les manuels de fauconnerie. Il avait à l'esprit *Kes*, l'histoire de cet enfant des bidonvilles anglais qui déniché un jeune faucon crécerelle, un *niais*, le dresse, lui voue un attachement quasi-amoureux, jusqu'à ce que sa brute de frère tue l'oiseau.

Jean sentait qu'il laisserait un jour la chasse à tir pour la chasse au vol, comme l'avait fait son grand-père. Les dernières années, le vieil homme ne chassait plus qu'avec un aigle royal. Cet oiseau immense capturait aussi bien renards et lièvres. Jean aimait se

souvenir des séances de nourrissage de l'aigle qui avalait, vivants, des quantités de poussins âgés d'un jour.

Son grand-père avait aménagé la pièce principale de la maison des marais en fonction des oiseaux.

Lorsqu'il était au repos, l'aigle était juché sur sa perche. Le grand-père l'avait plantée dehors, devant la grande fenêtre afin de pouvoir le surveiller lorsqu'il était assis ou bien attablé devant la cheminée. Cela le rassurait.

Le faucon pèlerin avait sa place sur le manteau de la cheminée. Le grand-père prenait soin de le chaperonner avant de le faire entrer dans la maison afin qu'aucune présence ne l'effraie.

Il fabriquait lui-même les chaperons de cuir rouge ou vert, souple comme un gant de femme. Cousus à la main, ils étaient surmontés d'un plumeau composé des plumes des premières proies de chaque oiseau :

plumes de faisan pour l'aigle et plumes de pigeon pour le faucon.

Le grand-père, qui dressait l'aigle pour le gros gibier – renard, chevreuil – s'était lancé un défi : celui de chasser avec son aigle un loup dans les Carpates. Un an avant que la maladie ne le saisisse, il passait la plupart de ses journées à préparer l'oiseau à cette chasse dont il fallait que l'oiseau sorte vainqueur. « Ce sera toi ou lui », répétait-il fréquemment à son oiseau, « mais il faudra que ce soit toi ». L'aigle avait débarrassé la contrée de ses renards, à la grande joie des chasseurs à tir et des fermiers. Les faisans et les poulets pouvaient dormir la tête sous l'aile.

L'aigle avait pris plusieurs chevreuils aussi. Le grand-père était fier de son aigle. Il l'avait lui-même désairé, dix ans plus tôt, dans les Pyrénées espagnoles. Après de longues démarches administratives, il avait obtenu l'autorisation de capturer un aiglon dans une zone déterminée. Il avait mis près d'un mois à choisir une aire. Il campait seul, équipé

d'un matériel d'escalade et de survie, dans un vallon de forme triangulaire, séparé en deux par un torrent, comme un immense pubis prolongé par deux cuisses rocheuses. L'une d'elles cachait l'aire que le grand-père avait élue. Il observait à la jumelle le couple d'aigles nourrissant à tour de rôle et à longueur de journée sa progéniture, dont l'aiglon qu'il devait capturer plus tard faisait partie.

Les deux parents quittèrent un matin l'aire ensemble. Le grand-père attendait ce moment-là depuis le début. Il lui fallait agir vite. Il plia ses affaires, laissa la tente dressée pour ne pas inquiéter les oiseaux qui s'étaient habitués à cette étrange pyramide verte, sise en contrebas, rassembla son matériel et escalada la paroi rocheuse. L'aire était à une centaine de mètres, à mi-hauteur; apparemment inaccessible.

Il mit plus d'une heure à l'atteindre. Arrivé au niveau du nid, il découvrit deux aiglons encore mal emplumés, qui ne semblèrent pas

effrayés par sa présence. En quelques instants, il remonta ses cordes et roula au fond de l'aire, profonde d'au moins cinq mètres. Il se glissa dans son sac de couchage en duvet et attendit sans bouger.

Il ne pouvait pas capturer l'aiglon au hasard et redescendre aussitôt. Il lui fallait observer les deux oisillons avant de choisir le plus malin ; le plus fort des deux. La nature est ainsi faite qu'à partir de deux individus, un rapport de forces s'établit, qui désigne le maître et l'esclave. Un des deux aigles adultes revint avec un lièvre que les petits dévorèrent en quelques minutes.

Si l'aigle royal possède une vue et une ouïe très perçantes, il n'a en revanche aucun odorat. Il ne pouvait donc pas sentir le grand-père, blotti et immobile au fond, dans l'obscurité totale de l'aire triangulaire.

Le second aigle rentra avec un autre lièvre entre les serres. Le grand-père vivait alors des moments parmi les plus exaltants de sa vie

de chasseur amoureux des animaux. L'un des deux aiglons s'imposait fermement en dérobant la viande à l'autre jusque dans sa gorge, à grands coups de becs et de battements d'ailes. Il se juchait sur l'autre aiglon pour signifier sa domination avant de se repaître. L'autre aiglon lui servait à la fois de table et de siège. Les parents ne se mêlaient pas de cela. Le grand-père avait fait son choix. Il lui suffisait désormais d'attendre que les aigles repartent ensemble. Il patienta deux jours au fond de sa planque, sans bouger, sans se nourrir, se tournant très prudemment pour uriner sur place.

À l'aube du troisième jour, les deux aigles, qui n'avaient cessé de se relayer, s'envolèrent. Le grand-père rampa jusqu'au nid. Il était ankylosé et épuisé par la faim et la soif. Il saisit doucement l'aiglon le plus fort qui se débattit violemment, mordit ses gants et s'agrippa de toute la force de ses jeunes serres. L'une d'elles s'était plantée dans la peau de son bras gauche. Il serra les dents pour ne pas crier. Il était tellement heureux à cet instant

qu'il aurait accepté toutes les souffrances que pouvait lui infliger son aiglon. Il le fourra dans le duvet et enfouit le tout au fond du sac à dos. L'obscurité le calma instantanément. Le grand-père abandonna un deuxième aiglon hébété qui n'avait visiblement rien compris à tout ce tintamarre.

« Nul ne pourra jamais comprendre le bonheur ineffable qui m'envahit tandis que je redescendais prudemment la paroi de cette falaise, la faim et la peur au ventre, l'aiglon dans le dos et le silence absolu de la nature autour de moi », écrivit-il dans un carnet. « J'éprouvais une sensation proche de celle que doit ressentir un cambrioleur en cavale et ma joie ne pouvait être mesurée qu'à l'aune de cette frousse magnifique. J'avais l'impression d'être le seul homme de ces montagnes sauvages. Le seul à avoir fait ce que je venais d'accomplir. Je sentais la chaleur du corps de mon aiglon et sa présence me procura une étrange joie de père. Son vrai père devait planer dans les airs alentour, à la recherche d'une proie et je me substituais

déjà à lui – d'autorité. Je portais l'aiglon dans le dos comme une femme porte son enfant. L'étrangeté de cette descente amplifiait son caractère sacré ».

Au cours de l'après-midi, le grand-père pêcha plusieurs truites à main nue dans le coude d'un torrent, qu'il partagea avec l'aigle. Crues. Avec une avidité semblable. Mimétique. Son bonheur était total. Le reste du monde l'ignorait et il ignorait le reste du monde. Il s'en savait plus fort.

Il avait raconté son expédition à Jean plus de cent fois. Au point que son petit-fils – qui le rectifiait à l'occasion lorsqu'un détail connu de lui venait à manquer à l'appel du récit – se demandait s'il n'avait pas accompagné son grand-père...

*

L'aigle et son maître ne sont jamais partis dans les Carpates pour y prendre un loup.

L'aigle n'avait pas non plus survécu à son maître plus d'un mois. Il n'accepta aucune nourriture de la main de Jean. Sa grève de la faim fatale empêcha Jean de relever le défi et de reprendre le gant de son grand-père. Il avait laissé la perche de l'aigle plantée devant la grande fenêtre. Dans la pièce principale de la maison des marais, depuis la table, face à la cheminée, il pouvait encore la regarder. Elle était désormais vide, comme la chambre du grand-père, mais Jean n'avait aucune peine à les entendre tous les deux. Il lui suffisait de fermer les yeux et de se concentrer un instant. Il *voyait* alors le grand-père saisir son gant de fauconnier – ou plutôt d'aiglier – et les jets de l'oiseau, ces lanières de cuir avec lesquelles on lie les pattes du rapace et qui trouvaient place contre le manteau de la cheminée. Il voyait les plumes de la tête de l'aigle se dresser tout à coup : l'oiseau avait entendu, puis vu son maître. Ces bruits signifiaient une sortie sur le poing de l'homme...

La perche était nue. Jean avait enterré l'aigle devant la maison, là où le grand-père avait l'habitude de le nourrir quotidiennement d'une ration de douze poussins âgés d'un jour. Il y avait planté un sapin en souvenir de la montagne où l'aigle avait été capturé.

L'art de la fauconnerie, la chasse rarissime à l'aigle royal que son grand-père avait pratiqués donnaient à Jean de moins en moins envie de chasser au fusil, excepté les bécassines des barthes. C'est pourquoi il laissa de plus en plus fréquemment l'arme à son clou.

Chaque jour qu'il pouvait, à raison de deux heures le matin et de deux heures l'après-midi, Jean prenait son gantelet, la besace à récompenses qui contenait des boulettes de viande crue, les jets, la filière en crin de cheval, la longe enfin et il partait avec le faucon pèlerin sur le poing.

Il lui arrivait de le reprendre au cours de la journée. Il fallait qu'ils se familiarisent l'un à l'autre et que l'affaitage se fasse. Le faucon

le mordait souvent. Il était encore jeune et craignait trop cet homme qu'il n'appréhendait pas encore comme un maître. La voix peu familière de Jean l'intriguait et lui faisait pousser des cris d'une insupportable stridence. Jean eût voulu que le faucon sache voler et chasser tout de suite à la voix et au geste, comme son chien, mais il savait cela impossible. De longs mois, plusieurs années peut-être de dressage minutieux seraient nécessaires. Ce faucon aurait pu lui apprendre à savoir attendre, s'il n'avait pas recouvré sa liberté, un matin de janvier.

*

Chaque année au mois de mai, Jean partait en montagne, dans les Pyrénées, à la recherche des grands tétras. Il lui arrivait d'en lever alors qu'il chassait, mais jamais il ne songeait à tirer sur l'oiseau de ses rêves. Il avait émis le vœu de n'en chasser qu'un au cours de sa vie de chasseur. Au chant, par une nuit de pleine lune, en mai, dans un pays d'Europe de l'Est, la chasse du grand

coq n'étant autorisée en France qu'au mois d'octobre et au chien d'arrêt. Le grand tétras figurait son testament cynégétique. Cet oiseau le fascinait, hantait ses nuits de mai et même celles d'octobre qu'il passait au-dessus de la forêt d'Iraty, en Soule, à l'époque du passage des palombes. Chaque année, il pensait à y aller, là-bas, en Pologne ou bien en Russie, mais il retardait encore l'échéance de son désir. Qui *maturait*, durcissait comme un miel oublié au fond d'un placard. Il se contentait d'imaginer l'apparition de l'oiseau entre deux sapins et s'endormait fréquemment avec cette image, soutenue par un dessin à la mine de plomb signé Xavier de Poret et punaisé au-dessus de son lit.

Une femme l'avait parfois accompagné dans ses marches de sauvage. À son contact, elle avait appris à reconnaître les oiseaux selon leur vol, leur plumage, leur taille, leur envergure, leur silhouette et leur cri. Elle savait aussi reconnaître une trace de daguet et celle d'un cerf adulte, distinguer le chant du chevalier gambette de celui du pluvier

doré. Elle avait surtout appris à aimer les oiseaux comme il les aimait. Viscéralement. Elle avait acquis les réflexes du regard et de la dissimulation. Elle devenait renarde. Elle chassait par conséquent de tout son être. Et la prise lui importait peu, comme elle ne lui importait plus depuis la disparition du grand-père. Jean était parvenu à inoculer en elle la passion qu'il avait héritée de son grand-père. Sa façon de chasser était même, d'emblée, la plus pure qui se puisse être, car elle ne portait jamais d'arme destinée à ôter la vie.

*

Lorsqu'elle se promenait seule, elle n'oubliait pas de prendre *le Peterson* (la bible des ornithologues), et dès qu'elle apercevait un volatile dont elle doutait de l'identité, elle ouvrait le livre racorni. Elle, pour qui tous les oiseaux se ressemblaient auparavant, aimait à les identifier avant Jean. Par défi.

Lorsqu'ils chassaient ensemble, avec pour seule arme un regard partagé d'oiseau de proie, leurs sens bandés comme des arcs, cette intimité procédait de leur amour. Elle en était l'ombre.

Près d'un feu, il demeurait contre elle, s'assoupissait, le visage perdu dans ses cheveux.

Elle exhalait un parfum sauvage, mélange de cèpe, de lichen et de paille brûlée qui le transportait dans un sous-bois trempé d'automne et qui faisait surgir une volée de palombes qui s'envolaient en claquant des ailes avec un fracas d'applaudissement, une bécasse qui jaillissait en chandelle entre deux arbres, la fuite noire d'un sanglier dans un silence surprenant.

En la respirant, il plongeait dans ces forêts imaginaires. Elle le suivait dans ses dérives. Les yeux fermés, ils fuyaient le monde.

*

Jean avait revu Marie chez elle, en Chalosse. Ils avaient parlé de rien en se promenant à travers champs. Un pollen tardif chargeait un air tiède. Les milans et les buses paraient encore. Les hirondelles et les tourterelles des bois se rassemblaient pour le grand départ vers le Sud. La saison des chasses allait recommencer. Marie affectait une froideur d'indifférence, qui finit par éclater comme un fruit trop mûr.

Ayant regagné la maison de Marie, ils montèrent au grenier. C'est au milieu de vieux meubles, de flacons blancs de poussière, d'exemplaires du *Temps*, de *La Petite Gironde* et de *Match*, d'un amoncellement de vaisselle ancienne et de boîtes à chapeaux qu'ils s'aimèrent.

*

Une nuée de parfums flottait dans ce décor gris souris. Des rais de lumière perçaient à travers des tuiles disjointes. Un moineau prisonnier se cognait désespérément à une tuile de verre. Le bruit de ses ailes en était décuplé.

Lorsqu'il s'agrippait à l'angle vertical d'une poutre, on pouvait voir battre son cœur et sa tête effarée disparaître dans son cou.

Jean éprouva une nouvelle fois l'absence d'un grenier dans sa maison, dans sa vie et dans sa mémoire.

Pour cet orphelin déraciné, le voyage dans le passé se réduisait à un aller simple dans quelques albums de photos. Et à quelques objets : un chemisier à dentelles ayant appartenu à Anne, sa mère, sans lequel Jean n'avait pu dormir jusqu'à l'âge de sept ans. Une boîte de Craven « A » très plate, en métal rouge, avec la fameuse tête de chat noir au-dessus de l'écusson ovale. Une pipe en écume, un stylo Waterman en or avec le nom de son père gravé sur le corps. Une peinture marine représentant le dernier navire lui ayant appartenu, un cargo à cheminée centrale et à proue droite d'environ cent dix mètres et jaugeant neuf mille tonnes. Le bateau s'appelait *Alberto*, du nom du père de Pierre, que Jean n'avait pas eu le temps de connaître – c'était l'autre

grand-père. Il comptait aussi, parmi les objets de son trésor, un article passablement jauni et illisible aux pliures, paru dans *Le Toreador oranais*, qu'Alberto avait signé du pseudonyme de A. Recibir.

Si les matins blancs de novembre animaient Jean, les après-midi écrasés de soleil de l'été algérien, à l'époque de la *temporada* et à l'heure du *paseo* émouvaient le grand-père Alberto. Celui-ci ne s'était jamais consolé de la fermeture des arènes d'Oran dans les années 1936-1937 sous la pression des sociétés de protection des animaux et de leur odieuse transformation – temporaire – en hangars à paille d'alfa. Il était malheureusement mort avant leur réouverture en 1953. Il ne vécut donc pas, dans ses arènes où Chicuelo et Miguelín firent leurs débuts, le retour à l'art toreo de Litri et celui de Dominguin en avril 1957, quelques années avant la naissance de Jean.

Il y avait aussi quelques draps brodés et chiffrés, un tube de rouge à lèvres et un porte-cigarettes en écaille.

Tel était son héritage. Il aurait tenu dans une mallette.

Les greniers de ses amis d'enfance étaient tous remplis de malles dont ils ignoraient et, pire, négligeaient le contenu. Jean aimait s'attarder dans ces greniers pour fouiller, toucher, caresser, soulevant le couvercle d'où s'échappait une souris, soufflant sur la tranche d'un vieux livre qu'il feuilletait en écoutant craquer la couture et en comptant les éphélides déposées par le temps sur les pages tavelées.

*

Jean regardait autour de lui.

Marie, qui le connaissait bien, lui fit comprendre qu'elle avait reconnu son manque. Elle avait le visage épanoui. Son teint blanc faisait tache dans l'obscurité du grenier. Elle venait de jouir, devenait lascive, encore plus douce. Sa bouche ronde et mouillée était très rouge. Ses yeux brillaient. Un frisson de plaisir, comme à retardement, parcourut son corps.

Jean se pencha sur le sein nu de Marie,
l'embrassa et suçà l'aréole. Il tétait.

*

* *

Après avoir longtemps marché dans les rues de Bordeaux et sur les quais depuis la Base sous-marine aux allures de bunker désaffecté, Jean entra dans un bistro au décor de grotte où il avait ses habitudes. Célèbre du temps où Bordeaux était encore un port, avec des bateaux, des marins et donc des putains, ce bistro ne rendait pas la ville jalouse d'Amsterdam ou de Gênes. La grotte qui le caractérisait avait été repeinte en gris avec des paillettes argentées, le vieux zinc et le mobilier patiné de vrai bar avaient été échangés contre des meubles d'un design de salon de coiffure. Le bistro était devenu aussi froid qu'une salle d'attente de cabinet dentaire. Jean perdait

l'envie d'y boire quelques verres de vin. Mais il aimait malgré tout rester à la terrasse de ce lieu historique, face à la Garonne et penser à Trieste. La Place de la Bourse, voisine, avait selon lui une ressemblance frappante avec la Piazza dell'Unita d'Italia. Même architecture, même situation face à l'eau. Au brouhaha des automobiles qui ne reposaient jamais l'asphalte des quais bordelais, il manquait seulement les klaxons italiens et le son particulier des moteurs Fiat.

Bordeaux et Trieste sont deux ports. La famille paternelle de Jean trouvait ses origines à Naples, son grand-père avait eu des bureaux à Bayonne et lui-même était né à Oran : cinq ports.

Son père était armateur, le père de son père aussi, et le père de celui-ci également. Orphelin d'une famille d'hommes des ports et de la mer, Jean n'aurait pu échouer en Corrèze. Sa maison des marais était elle-même une espèce de port, une presqu'île sur les barthes, un bateau immobile sans amarres ni passerelle.

*

En ville, Jean passait des après-midi à ne rien faire. Après-midi de pluie à l'âme où l'espace semble liquide et l'ennui aussi épais que la crème de marrons. Ses gestes malhabiles habillaient le silence de leur lenteur engourdie. Il osait à peine bouger, ne sachant pas être, ni tutoyer cet environnement qui lui était aussi hostile qu'étranger. Il ne pouvait que se taire et rester immobile, de peur d'entamer le calme invariable des choses inconnues et il manquait au temps la complicité de deux regards qui s'établissent en vérité. Au lieu de quoi Jean devait se contenter du rectangle de ciel gris brisé de pluie qui occupait la fenêtre à laquelle ses yeux restaient soudés pendant des heures. Certaines de ces après-midi prenaient le poids d'une semaine. Jean s'y sentait comme une amande desséchée dans son noyau.

*

Il lui restait ses oiseaux. Ses merveilleux oiseaux. Un matin, il trouva la force de fuir encore la trop grande ville.

Il voulait voir voler des vautours fauves et un couple de gypaètes barbus, ces grands vautours jaunes qu'il saurait trouver là-haut. Il se rendit à Iraty; Soule. Fit une halte à Bayonne pour boire un verre à la terrasse du *Mastroquet des Halles*. Des cormorans passaient au-dessus de la Nive. Ils rejoignaient l'océan avec les goélands argentés et les mouettes rieuses. Marée descendante. Une atmosphère sereine planait sur la ville. Il faisait très froid.

Cambo, Bidarray, Saint-Jean-Pied-de-Port. La voiture suivait la sinuosité de l'étroite route basque. Passé le village de Mendive, l'air rafraîchit, la route rétrécit.

Les forêts de hêtres et les cols étaient paisibles. Le venant venait du Sud. L'herbe drue sentait le thym et le cheval. Des traquets motteux amorçaient des piqués comme des faucons crécerelles. Il observa une curée de vautours aux jumelles. Les oiseaux, une vingtaine environ, se disputaient une carcasse de brebis. L'un d'eux, sans doute le premier arrivé, demeuré juché sur la charogne au

ventre gonflé et avait pris une posture de domination et d'intimidation – ailes écartées, cou tendu. Quelques percnoptères d'Égypte et un grand corbeau tentaient astucieusement de s'inviter au banquet et furent éconduits à coups de bec.

Avec ses jumelles et ce parfum de thym, Jean se sentait revivre. Ici, il n'y avait que le son des cloches de brebis invisibles qui remontait de la vallée, les cris des buses dans le ciel, le grésillement des insectes comme une friture d'éperlans, l'immensité verte et la neige accrochée aux pics les plus hauts, au loin, dont celui d'Anie.

Il se coucha et planta son regard dans le ciel.

Il entendit un souffle étrange, sentit une ombre passer sur son visage ; sursauta. C'était un gypaète qui planait au-dessus du col d'Arratzolatze et qui fut aussi surpris que lui. D'un mouvement brusque mais sûr de ses immenses ailes pointues, il prit un courant d'air chaud ascendant – une pompe –

et disparut. Jean avait eu juste le temps de voir ses yeux jaune et rouge. Il passa la nuit dans un cayolar de berger inoccupé. Il y fit un feu et mangea du fromage de brebis avec de la fougasse avant de s'envelopper dans une couverture et de rouler son corps dans le foin jusqu'à l'aube.

Il se leva avant le soleil, regagna la voiture qu'il avait laissée à une heure de marche des cols et il prit le chemin de ses barthes landaises, craignant de retrouver le vide redoutable de Bordeaux.

*

Il s'enfonça dans les marais hérissés de joncs au milieu desquels il se sentait toujours pleinement heureux.

*

Restaient son chien et ses souvenirs. Trois jours durant, il ne se rasa ni ne se lava.

Il mangea à peine. Il se contentait d'exister. L'asthme de son enfance était revenu. Il respirait mal et ses crises l'exténuaient. Il se réveillait en pleine nuit avec un cauchemar dans la poitrine et ne parvenait plus à fermer l'œil. Au moindre bruit, il espérait une visite mais personne ne frappait à sa porte. Il voulait encore croire que Marie le réveillerait un matin, imaginait avec une précision maniaque la douceur de ses lèvres, un doigt qui glissait le long de ses hanches.

Il vivait en chien de fusil. La peur se répandait en lui aussi vite qu'un incendie de forêt. Il ne se sentait ni foudroyé ni pétrifié, mais plutôt comme une statue de cendres.

Les trois jours suivants, Jean dort profondément.

*

Le septième jour, il sortit de sa maison des marais et se rendit à la gare la plus proche. Il s'assit un moment sur le quai désert.

Le silence bourdonnait. Une volée de pigeons de ferme passait et repassait. Il entendait l'air déplacé par leurs ailes, ce léger chuintement de badine qu'on agite comme un fouet. Une sonnerie de gros réveil retentit. Un homme apparut sur le quai en rajustant sa casquette et en déployant un fanion rouge. Un train arriva. Jean fixa un endroit sur les rails, juste devant lui.

Le train s'annonça et traversa la gare à vive allure, devant Jean figé et giflé par une énorme bouffée d'air. Lorsque la locomotive grise au nez pointu franchit l'endroit précis qu'il fixait, il s'imagina couché sur les rails et découpé instantanément en trois morceaux. La tête. Le tronc. Les jambes. Il se dit qu'il devait être doux de mourir si violemment. Un frisson le secoua comme une décharge. Il s'enfuit de la petite gare de campagne qui retrouva son calme et les pigeons.

Il regagna la maison des marais. S'assit. Prit sa tête entre les mains et rassembla ses pensées. Son regard tomba sur une photo

de son grand-père recevant un prix inconnu pour son essai sur la calligraphie. On voyait ses mains bosselées, ses ongles galbés comme le dos des dauphins qui peaufinent la mer. Des veines bleu clair s'éparpillaient sous la peau transparente et ridée, avec des taches violettes : pétales de coquelicot séchés. Son index et son auriculaire gauche étaient décharnés et légèrement paralysés par une blessure de jeunesse, ce qui maintenait le petit doigt curieusement relevé malgré une lourde bague rehaussée d'une pierre plate noir jais.

*

Jean se sentait affaibli, incapable de prononcer la moindre parole, lourd d'ennui et plein d'amertume. Au bout du chemin, à la limite au-delà de laquelle la vie perd toute signification. Il vivait à nouveau l'une de ces crises qui le saisissaient depuis la disparition de son grand-père. Il en était à cette limite redoutable qu'il n'envisageait jamais de trouver.

Non-retour. Seul avec son esprit traqué par la disparition des êtres et par la transparence des choses.

Torche survivante, Jean ne vivait plus depuis une semaine que par instants, comme le lapin avance par bonds. Sa vie devenait une suite de soubresauts, une course d'obstacles sans arrivée. Il se plaisait certes à brûler son existence en la sacrifiant à des éclairs d'une intensité fulgurante. Soucieux de plaire et parfois de déplaire, il ne redoutait que l'écoeurement de lui-même. Cela venait de le saisir, comme un poulpe s'empare d'un poisson distrait. Jean ne supporta pas cet état de délabrement une minute de plus.

Il se précipita vers l'armoire qui contenait quelques alcools, saisit du whisky et s'en servit un plein verre qu'il but d'un trait. Une brûlure l'envahit, il grimaça et poussa un râle de fauve. Il se resservit aussitôt, avala encore plus vite le verre plein à ras bord. Sa gorge ne brûlait plus, elle était anesthésiée. L'alcool commençait à monter en lui. Il acheva la

bouteille en trois autres verres. Il eut très chaud. Comme il n'avait rien mangé depuis plusieurs jours, il fut ivre instantanément. Il se sentait mieux, toutefois. Il hésita à démailloter une seconde bouteille, le fit quand même et se servit un demi-verre sans parvenir à le boire. Il lui glissa des doigts et se brisa. Le chien manifestait son inquiétude. Il renifla son maître, les oreilles basses, la queue entre les pattes. Jean le massa plus qu'il ne le caressa.

Jean se regarda dans un miroir. Il tremblait et sa vue était troublée. Afin de n'être pas dérangé, il décrocha le téléphone, puis reposa aussitôt l'écouteur sur le combiné, pensant que Marie pouvait encore appeler et le sauver. Le réamorcer. Geste vain, mais qu'il exécuta quand même.

Il s'affala dans un fauteuil. Sa tête tournait de plus en plus vite. S'il fermait les yeux, il se sentait chargé comme un canon ou comme une vague dévastatrice sur le point de casser et de rouler.

Il sortit, ne supportant plus d'avoir un toit au-dessus de lui. Avant, il nota quelques mots.

Et l'on se retrouve nu sur le chemin qui mène à soi, cerné par l'existence et serré dans son passé, cherchant la clarté à tâtons comme un aveugle dans la foule tourne sa main vers un corps et usant de son épuisement pour s'excuser auprès de la vie.

Pour Marie

Il ouvrit la porte. Le soleil de dix heures réchauffait déjà l'atmosphère. La nature était verte. Vive et belle. Le chien le suivit. Ils marchèrent une heure environ jusqu'à une grande forêt, s'arrêtèrent à l'endroit précis où Jean était resté un jour face à un vieux cerf qui portait quatorze cors, pendant un instant qui lui avait semblé infini. Il avait alors douze ans. Il repoussa le chien, mais le chien revint en rampant à ses pieds. Il ne cessait de gémir, sentait quelque chose. Jean lui tourna le dos et s'éloigna de quelques mètres. Le vent passait en bruissant dans les arbres.

Il se remit à trembler. La peur l'envahit. Un sanglot l'étrangla. Il tenta de rassembler ses forces. Le chien l'observait. L'esprit de Jean était une chapelle abandonnée en pleine forêt. Une longue épingle de soleil perçait entre les branches et venait se planter dans ses yeux vides. Un calme étouffant absorbait la nature. Il commença à dire n'importe quoi, à chanter. Il ne marchait plus très droit. Il sentit tout à coup une profonde brûlure au ventre, comme si un glaive le traversait. Il vit chanceler les arbres et s'effondra dans l'herbe fraîche. Sa tête heurta une pierre qui acheva de l'assommer. Les traits de son visage se tordirent et son corps se décripa enfin sur un râle très doux. De gros nuages blancs piqués d'oiseaux passèrent sur ses yeux entr'ouverts. Une fourmi escalada sa chevelure noire. Le chien se coucha contre son maître ivre mort.

*

* *

Le lendemain, Jean avait une belle bosse sur sa gueule de bois. Cela ne l'empêcha pas d'aller à la rencontre d'un brocard qu'il connaissait pour l'avoir pris plusieurs fois dans les jumelles. C'était un vieux mâle qui commençait à ravalier et avec lequel il se sentait déjà complice. Trois ou quatre rencontres furtives entre deux taillis, avec chaque fois cette violente émotion lorsque le regard de Jean croisait celui du chevreuil, avaient suffi à bâtir une entente tacite sur un combat à venir.

*

Jean entra dans le grand salon. Il avait prévenu le garde-chasse et lui avait demandé d'être là pour six heures. En l'attendant, il acheva de préparer son sac devant la cheminée.

En croustillant dans le feu, les aiguilles de pin réveillaient les braises. Des reflets rougeoyaient sur les pierres et sur les poutres de la pièce. Il faisait encore nuit, mais la neige inhabituelle qui avait drapé les arbres et la campagne illuminait une terre engourdie dans un silence ouaté. Le chien grattait à la porte. Il avait déjà fait son tour matinal. Jean lui ouvrit. Le chien vint se coucher devant le foyer. La chaleur fumait sur sa robe constellée de flocons qui figuraient des étoiles glacées et qui disparurent dans l'instant. Il léchait le bout de ses pattes. Sur l'épaisse table en chêne, une carabine surmontée d'une lunette de visée et un petit sac à dos qui contenait les jumelles, un couteau et quelques provisions pour la journée, reposaient l'un sous l'autre.

Jean attendit encore un peu avant de préparer le café. Il ne tarderait pas à entendre le ronronnement de la voiture du garde dans les derniers lacets du chemin.

À côté du sac il y avait quelques plumes de bécasse. Des « plumes du peintre ». Il les avait laissées lors de la dernière visite du garde et s'était contenté de les recouvrir d'une cloche en verre.

Il s'assit, approcha sa main sous la cloche et caressa les petites plumes pointues en retenant son souffle. Il resta ainsi, la main posée comme une coquille, formant un bouclier sur ces plumes sensibles au moindre mouvement, jusqu'à ce que frémissse l'eau d'une casserole.

Sur une étagère, un oiseau naturalisé était posé. C'était une bécasse isabelle (un cas rare d'albinisme) presque blanche sauf sur le haut du crâne, strié de trois lignes noires.

Le fouet du chien commença soudain à battre le sol. Il avait reconnu une voiture.

Jean sortit sur le seuil. Les faisceaux des phares projetaient entre les arbres des ombres et des rayons de lumière gigantesques. Au bout de la dernière courbe, ils léchèrent la neige qui scintilla comme une gerbe de plancton sous les coups d'un rameur nocturne. La voiture s'arrêta. Le bruit du moteur ralenti inonda encore un instant la campagne, puis le silence revint et la nature retrouva son souffle.

Le garde descendit de la voiture, ôta sa carabine et un gros sac du coffre, salua Jean et entra. Le garde se sentait revivre dans cet endroit perdu entre bois et marais, lové dans la plus douce des solitudes. La musique du vent, la trace d'un chevreuil et le passage d'un vol de vanneaux rythmaient ses passages complices.

*

Jean ne réussit pas à voir le chevreuil qu'il convoitait. Il en observa d'autres depuis l'angle d'une clairière, approcha un brocard magnifique qu'il se contenta d'épauler. Le garde avait d'ailleurs reconnu l'animal. C'était une bête de deux ans pleine de sang qu'il fallait épargner car elle était le gage d'un pari : régénérer le cheptel de la contrée en éliminant les sujets malingres et les têtes *bizardes*.

Le chevreuil que Jean cherchait serait sa première récompense, le premier fruit d'un long travail d'observation, de patience et de respect. Il craignait seulement qu'un Raboliot ne le fusille. C'était *son* chevreuil.

En début d'après-midi, le garde partit inspecter une forêt voisine. Il élimina un jeune mâle aux bois pointus comme des poignards. Un « assassin » dans le jargon, car à la saison du rut, il a vite fait de poignarder à mort ses adversaires, lors des combats rituels. Ce chevreuil avait échappé aux battues et le garde l'avait gardé en mémoire. Le garde ne vit pas non plus le vieux brocard *par corps*

et releva seulement son *volcelest* sur la neige, encore présente par plaques, près d'un bois de bouleaux.

De son côté, Jean fut sur le point de rencontrer le vieux à la nuit tombante. Il connaissait les habitudes et les heures de ce chevreuil-là. Après une approche silencieuse sur des traces de plus en plus fraîches, il entendit l'animal bondir derrière un buisson, mais il ne parvint pas à le voir.

Il contourna alors le taillis en rampant. Au bout d'une longue et pénible nouvelle approche, il s'immobilisa, retint sa respiration pour écouter : le brocard était presque à le toucher mais encore invisible à cause d'une paire de troncs de chênes. Jean sentait l'odeur musquée de l'animal. Il attendit encore dix bonnes minutes avant de relever la tête très lentement. C'est alors que leurs yeux se croisèrent. Une chaleur violente traversa le ventre de Jean. La surprise se mêlait au bonheur et la peur à une étrange sensation de possession proche et infiniment lointaine à la fois.

Le brocard ne bougeait pas un poil, tétanisé, mimétique ; inaccessible.

Jean revécut alors ses émotions de chasseur les plus intenses. La lutte au couteau avec un gros sanglier blessé par balle. L'approche d'un grand cerf au brame. Le rugissement terrifiant et la rencontre d'un lion au cours d'une paisible chasse à l'antilope. La complicité étrange qui s'était établie entre lui et une palombe capturée aux filets, achetée aux pantières de Lecumberry et qui avait partagé plusieurs semaines de sa vie dans la maison des marais. La recherche périlleuse d'un ours noir blessé par un guide dans une forêt profonde du Québec. Certaines nuits de tonne passées à blaguer avec les canards... Ces souvenirs affluaient sans retenue, défilaient en rafale.

Au bout d'une minute ou peut-être deux, le brocard remua doucement l'antérieur droit sans cesser de regarder Jean, puis il tourna la tête et se mit à marcher comme au ralenti.

Jean tenta de reprendre ses esprits, monta la carabine à l'épaule, mit le cœur du chevreuil en joue et accompagna l'animal avec son arme.

Le chevreuil s'éloigna et disparut dans la futaie comme un avion silencieux dans une mer de nuages.

*

* *

DU MÊME AUTEUR

- *Flamenca*, La Table Ronde
- *Les Bonheurs de l'aube*, La Table Ronde
- *Femmes de soie*, Séguier
- *Je l'aime encore*, Abacus
- *Philosophie intime du Sud-Ouest*, Équateurs
- *26 villages pyrénéens*, Atlantica
- *Dictionnaire chic du vin*, Écriture
- *La Corrida du 19 avril*, Atlantica
- *Le Sud-Ouest vu par Léon Mazzella*, Hugo & Cie
- *Landes, les sentiers du ciel*, Privat
- *Lacs et barrages des Pyrénées*, Privat
- *Premières phrases de romans célèbres*, Fitway
- *Regards*, Fitway
- *Pourquoi tu chasses? Réponses à mes enfants*, Bayard
- *Le Parler pied-noir*, Payot
- *Sensations de chasse*, Hermé
- *L'Éphélide quatre-vingt*, Fourgeau
- *Mon livre de cave*, Le Chêne

En collaboration

- *Anglet*, (photos de Sébastien Carnet et Régis Guichenducq), Éditions Passiflore
- *Automne bleu*, (avec Alain Dubos, photos de Cyrille Vidal), Éditions Passiflore
- *Au cul des coqs dans la bruyère kazakh*, (Journal des Lointains), Buchet-Chastel

- *Jambons du Pays basque*, Artza
- *Chasses à cœur ouvert* (avec Pierre Moinot, Xavier Patier et Philippe Verro), Gerfaut
- *Si tu meurs avant moi je te tue!* (avec Pascale Mazzella), Atlantica
- *Mon fils est torero* (avec Louis Gardel et Philippe Verro), Lacoste
- *Dominique de Roux, L'Âge d'homme*
- *Les Palombes et leurs chasses*, J&D
- *Les Meilleures histoires de chasse du Chasseur français*, Hatier
- *Les Bécassines et leurs chasses*, L'Orée

LES GRANDS CARACTÈRES DE PASSIFLORE

- Fabienne Thomas
L'Enfant roman, 2013
Prix Handi-Livres 2015
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013 (Folio n° 6117)
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015
(Lions Club)
Prix Saint-Estèphe 2015 château Pomys
- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014 (Folio n° 6292)
Lauréat 2015 du Festival du Premier Roman
de Chambéry
Prix Saint-Estèphe 2015 (1^{er} prix)
Prix du [métro] Goncourt 2015
- Chantal Detcherry
La vie plus un chat, 2015
Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016,
pour l'ensemble de son œuvre

Imprimé en France
par ICN
à Orthez (64)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : mars 2018
ISBN : 978-2-918471-79-0

Roman

Léon Mazzella

Chasses furtives

Préface de Michel Déon et Lettre de Pierre Moinot

Un roman initiatique dans lequel la poésie des matins blancs tient une grande place qu'elle partage avec la pudeur et la solitude de Jean, un jeune homme sauvage et amoureux des oiseaux.

Une histoire qui tente de trouver ses racines dans les marais et les *barthes*, ces prairies humides qui bordent l'Adour.

Prix Jacques Lacroix de l'Académie française

Prix François Sommer

17 €



www.editions-passiflore.com